

PRÉFACE

Lorenza, Femme Changeante

De tous les visages qui surgirent lors de l'exposition *Peintures de sable des Indiens navajos, La voie de la beauté*, dont nous fûmes, Jean-Pierre Barou et moi-même, les commissaires du 22 février au 31 mars 1996 au parc de La Villette à Paris, celui de Lorenza reste le plus vivant : beau visage buriné de Gitane ou d'Indienne, « femme mêlée » au sens où l'écrivait Montaigne en 1580 (usant, lui, du terme « homme mêlé », le monde ne s'étant pas encore féminisé...) dans un passage de ses célèbres *Essais* consacré à l'art de voyager : c'est-à-dire « honnête femme », capable de pérégriner sans considérer comme barbares des mœurs qui ne seraient pas les siennes. Tout le contraire, puisque Lorenza écrit au début de son livre : « C'est au cœur de leur monde que j'ai pu continuer à me rencontrer moi-même. » Ce monde, c'est celui des Indiens navajos, « le Diné » comme ils s'appellent eux-mêmes : « le Peuple ».

Son ascendance la prédisposait au voyage : un père andalou dans lequel forcément traînent le sang et le nomadisme

gitans; une mère-fille de « mondines », ces femmes au dos plié, dans l'eau jusqu'aux genoux pour repiquer le riz dans le sol du Piémont italien. Mais pourquoi là, en terre navajo? Préparant dans l'atelier parisien de Robert Baudry le concours d'entrée à l'école des Beaux-Arts, Lorenza découvre le peintre américain Jackson Pollock dont la technique du « *dripping* » emprunte aux rituels des Amérindiens du Sud-Ouest américain, notamment les Navajos, au cœur desquels règne la peinture: pigments naturels coulant sur le sable entre le pouce et l'index de l'homme ou de la femme-médecine cherchant, au paroxysme des cérémonies, à remettre le ou la patient(e) en relation harmonieuse avec lui ou elle-même, mais aussi avec les autres et son environnement naturel. Car pour les Navajos, tout manquement à l'ordre et à la beauté qui sous-tendent ces relations induit le désordre, la maladie. Les peintures, mais aussi les chants et les danses qui l'accompagnent, sont comme une empreinte ou une projection de cette beauté qui agira sur celui qui en bénéficie.

Lorenza, à cette époque, est en désordre. L'art devient son « allié », sa « thérapie »; le sable, qu'elle mixe avec la peinture à l'huile, « une force vitale, harmonieuse, qu'elle a perdue ». Pendant des heures, comme elle l'écrit, elle « laisse glisser ses pinces chargés de sable sur la toile de lin tendu »; elle « dialogue avec le silence du sable ». Les Indiens navajos ne sont plus très loin... Quelques jours après sa première exposition – six grandes toiles sur lesquelles elle a jeté, comme Pollock, de la peinture à l'huile mélangée à du sable coloré –, ils arrivent à Paris pour la manifestation de la Villette où vont voisiner leurs

peintures de sable fixes et éphémères. C'est leur plus précieux trésor, celui qui a assuré leur survie comme peuple; qui les a maintenus, comme ils disent, sur la « voie de la beauté »: *hózhó* dans la langue navajo, un état d'équilibre, le contraire d'*ubris*, la démesure, l'injustice, la violence... disaient les Grecs.

Alors commence « la seconde vie » de Lorenza, sa vie « navajo ». Elle est encore en révolte, mais comme elle l'écrit, elle « ne veut pas que cette révolte l'amène à vivre avec des idées de revanche, de vengeance, de stratégies manipulatrices. Apprendre à vivre, ce n'est pas piller, exploiter, voler l'autre pour sa propre survie. C'est se relier à la sacralité qui est dans chaque instant de vie. » Elle « ose dire oui aux Dinés. » À eux, pour qui le désordre des humains vient d'une rupture avec cette sacralité qui est en nous et aussi dans le monde.

À la Villette, Lorenza rencontre deux hommes-médecine, Sam et Ben – elle leur offre une de ses peintures de sable, ils l'adoubent – et Lillie, leur accompagnatrice, la bénit au pollen. Elle répond à leur invitation d'aller les rencontrer sur leur territoire, dans leur désert d'Arizona, ce vaste *hogan* protégé par ses quatre montagnes sacrées, chacune représentant une couleur et un point cardinal et où Lorenza finira de reconquérir sa « forme intérieure ». Elle a retrouvé sa boussole, l'Est – plutôt que le Nord – l'aube, le commencement.

Elle s'est survécu à elle-même, elle peut maintenant travailler à la grande question du moment: la survie de la Terre. Avant de repartir de Paris, Lillie avait dit à Lorenza: « Tu dois penser au sable. » Le sable, toujours... À Pierre

Rabhi, l'homme du Sahel, pionnier de l'agroécologie, elle demande : « Selon toi, en quoi l'existence et la survivance du peuple du désert navajo est-elle importante pour l'humanité ? » Il lui répond : « Les peuples encore enracinés dans des traditions comme les leurs sont porteurs d'un patrimoine qui sera de plus en plus utile à l'humanité quand elle se sera finalement perdue dans sa grande illusion. » L'illusion du progrès matériel... Il ajoutait : « La manière la plus agissante de réaliser de nouveaux rêves, c'est d'abandonner ses illusions, Lorenza. » Elle va nourrir de nouveaux rêves, modeler une sculpture, *La Sirène porteuse du Nouveau Monde*, commanditée par le maire de La Rochelle avec un plus petit modèle remis au président de la nation navajo. Ils l'ont sauvée, elle les aidera alors que leur terre d'Arizona est de plus en plus sèche, leur santé altérée par la sédentarisation, par une alimentation trop grasse, trop sucrée, trop salée ; alors qu'ils ont été les plus touchés, après la population de New York, par la pandémie de la covid. Elle fonde une association : Navajo-France – dont Pierre Rabhi devient le parrain – pour favoriser les échanges entre les Dinés et le peuple français ; elle lance un projet, *Hózhó Farming* dont le but est d'associer, sur des fermes navajos, des préceptes de l'agriculture traditionnelle et des innovations pour s'adapter au changement climatique. Des paysans navajos sont attendus en France pour échanger avec des paysans français...

« Femme changeante » : si ce nom n'était pas déjà pris par la première de tous les Êtres Sacrés du panthéon navajo, on pourrait le donner à Lorenza Garcia. Car c'est bien le cheminement d'une conscience en transformation,

du désordre vers la beauté, que nous donne à voir son histoire de vie ici racontée.

Sylvie Crossman
Éditrice, essayiste et romancière